

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 AOUT 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Carnet du *Monde Illustré*. — Poésie : Quinze ans, par Ludo. — Nouvelle acadienne : L'oncle Ben, par Firmin Picard. — Maison paternelle de M. Goyette. — Renseignements divers.—Acadia, par Benjamin Sulte. — Chronique européenne, par Raoul Bresseau.—Les affaires de Bulgarie. — L'art culinaire. — Le coin des enfants : Poésie : Leçon à la poupée, par Jean Aicard ; Les trois roses ; La prière du matin ; En excursion (avec gravure). — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames.—Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portraits : Le prince Alexandre de Bulgarie ; Le Métropolitain Clément.—Les événements de la Bulgarie : Stamboulof sur son lit de mort.—Beaux-Arts : Conteur d'histoires d'amour.—Illustration du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

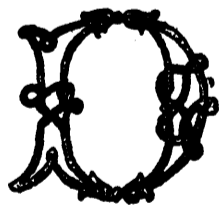
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



E graves nouvelles nous arrivent du haut Saint-Laurent et comme ce grand fleuve est la plus belle de nos voies de communication, le plus important de nos "chemins qui marchent", selon l'expression de Pascal, tout ce qui s'y rapporte nous intéresse au plus haut point.

Obéissant à la loi naturelle des fleuves, notre Saint-Laurent a groupé les premiers colons, porté la civilisation sur ses eaux jusqu'au bout des grands lacs et assuré la prospérité de notre nation ; on peut dire qu'il a été le principal agent de colonisation du Canada.

Il nous est tellement nécessaire que, l'hiver arrivant, quand sa surface s'immobilise, la vie commerciale du pays tout entier s'arrête sur ses bords et semble atteinte de la paralysie qui frappe le fleuve.

Mais les cours d'eau, grands et petits, se transforment, changent leur cours, travaillent sans cesse, ce sont comme dit Paul Bory, les "artères" du globe.

Les fleuves, écrit ce savant, forment une des grandes

forces de la nature ; ils sont une masse continentale en voyage. Leur rôle est d'établir la circulation des solides en contribuant à former de nouveaux continents par le transport des molécules arrachées aux flancs des sommets.

Quand nos artères transportent dans tout notre individu les globules qui font la richesse de notre sang et les matières qui accroissent notre chair, les fleuves, eux, transportent par toute la terre le limon qui rend les eaux fertilisantes et les atomes minéraux qui bâtissent les terres destinées à nos descendants.

Ici comme ailleurs, la vie naît de la mort. L'être vivant se forme aux dépens de ses auteurs ; les terres futures se construisent aux dépens des terres actuelles. Le fleuve est l'agent chargé de renverser les colosses du sol, pour les jeter grain par grain dans la mer ou pour niveler les dépressions.

Comme nos veines et nos artères, qui entretiennent notre existence, mais deviennent à la longue des organes d'obstruction, de même aussi, quand son rôle est fini, quand, usé par sa tâche, il n'a plus ni la force, ni les éléments de vitalité nécessaires pour assurer son œuvre, le fleuve s'assoupit dans la mort ; son cours disparaît et s'efface, son lit s'obstrue. Notre vie, que nous avons dépensée, a servi à perpétuer la race ; le fleuve, lui a édifié de nouvelles terres, comblé des ravins, étendu de riches alluvions là où l'aridité régnait précédemment. Il a assuré des existences nouvelles et contribué pour sa part à ce cycle incessant et admirable par suite duquel, en effet, tout se transforme dans la nature sans qu'il y ait jamais de perte d'aucune sorte ni de création d'élément nouveau.

\*\*\* Cette citation m'a semblé nécessaire pour faire ressortir le travail incessant des eaux, travail qui transforme peu à peu certaines parties de notre pays, et dont nous ressentons parfois violemment les effets, témoins les éboulements de Saint-Alban, etc.

Or, on constate, surtout cette année, que la navigation devient de plus en plus difficile en haut du Saint-Laurent, dans le lac Supérieur d'abord, puis plus bas, dans la partie du fleuve qui part du lac Ontario et va jusqu'aux rapides.

En ce qui concerne le lac Supérieur, la chose n'a rien qui doive nous étonner ; il y a longtemps que l'on constate l'abaissement de son niveau. Ce lac, en effet, laisse tomber des seins de ses eaux des quantités énormes de substances terreuses, de sédiments, qui en exhausent le fond d'une façon notable. Des preuves nombreuses, dues aux couches formées par les cailloux roulés et les coquillages nous montrent comme des gradins marquant les niveaux successifs du lac, et un jour viendra où, s'il n'est pas comblé, il sera du moins réduit au rôle plus modeste de simple lit du Saint-Laurent.

Le lac Supérieur est donc destiné à devenir une immense prairie, dans laquelle nos descendants s'établiront pour la cultiver et y fonder des villes et des villages.

Puis viendra le tour du lac Michigan, le plus profond de tous, ensuite le lac Érié dont la profondeur est très minime—quatre-vingts pieds environ. Les saults Saint-Clair diminueront aussi d'importance, puisque leurs hauteurs additionnées ne s'élèvent pas à plus de trente-trois pieds.

Nous arrivons au Niagara. Ici la masse d'eau est énorme, et si sa hauteur est inférieure à celle de beaucoup d'autres chutes moins célèbres, le courant proportionné au volume du liquide débité entraîne aussi tant de substances terreuses, qu'elles ont un effet direct très important sur le lac Ontario, qui se remplit peu à peu.

Mais c'est surtout à partir de l'endroit où le lac Ontario se déverse dans le Saint-Laurent que l'on constate cet abaissement de niveau dont je parlais tout à l'heure. Cette différence est indéniable et elle existe à tel point que la navigation paraît compromise dans cette partie du fleuve.

Quelle en est la cause ?

Faut-il l'attribuer aux dépôts sédimentaires ?

Mais, alors, comment expliquer un effet aussi subit et aussi grave ?

Certains ingénieurs semblent portés à croire à l'existence d'une circulation souterraine, qui se serait préparée peu à peu et déterminée tout à coup en brisant un dernier obstacle.

Le fait est plausible, on en a de nombreux exemples, car l'eau accomplit sous le plafond terrestre les mêmes travaux qu'elle exécute à ciel ouvert. Elle ronge la roche friable contre laquelle viennent battre ses flots cachés, et la roche, creusée par un effort incessant, laisse un passage qui va grandissant et permet au fleuve souterrain de s'écouler.

Il y a là une question très intéressante à étudier et un fait de la plus haute importance pour notre commerce à élucider.

Le bas du Saint-Laurent, entre Montréal et Québec, se remplit aussi peu à peu, et l'entretien d'une profondeur convenable du chenal est une source de préoccupations constante et de dépenses annuelles considérables.

Il est clair que les rapides situés en haut de Montréal apportent un contingent considérable de matières qui élèvent chaque année le fond du fleuve. Les rivières qui se jettent dans le Saint-Laurent, et entre autres, l'Ottawa, le Richelieu, le Saint-Maurice, la rivière Batiscan, etc., charrient des masses terreuses qui, sous l'influence des courants se déversent dans le chenal qu'il faut débayer sans cesse, sous peine d'empêcher le passage des navires océaniques, dont le tonnage et le tirant d'eau augmentent toujours.

Les Québécois suivent même ce travail des eaux avec un intérêt qui n'est pas sans mélange d'égoïsme bien naturel, car si l'ensablement du lac Saint-Pierre et du chenal s'effectuait de manière à rendre les travaux de débaillement trop onéreux, la navigation de cette partie du fleuve devenant impossible aux grands navires, Québec reprendrait son rang commercial et deviendrait tête de voie ferrée, en même temps que son port acquerrait une immense importance, aux dépens de Montréal.

Vous voyez donc que l'étude de notre fleuve, est l'étude même du problème de notre existence, puisque nous nous sommes établis sur ses rives dans le but de nous servir de ses eaux pour communiquer entre nous, échanger nos produits, vivre enfin.

Quant aux changements qu'il subit, il faut nous y soumettre, car ils découlent de lois générales et inmutables, dont la loi de circulation est une des plus importantes.

Un savant évêque, Mgr Rendu, en a exprimé ainsi les effets :

"L'eau circule de l'Océan dans les airs, des airs sur la terre et de la terre dans les mers. Tous les fleuves entrent dans la mer, et la mer n'en regorge jamais. Les fleuves retournent aux mêmes lieux d'où ils étaient sortis, pour couler encore, dit l'Écclésiaste.

"L'air circule autour du globe et, pour ainsi dire, sur lui-même, en passant et repassant successivement par toutes les hauteurs de la colonne atmosphérique.

"Les éléments de la matière organique circulent en passant de l'état solide à l'état liquide ou gazeux, et de celui-ci à l'état de solidité ou d'organisation.

"Ramenée à chaque partie du tout, la circulation est encore la loi de la vie, le mode d'action employé par la Providence dans l'administration de l'univers. Dans l'insecte, comme dans la plante et comme dans le corps humain, il y a une circulation ou plusieurs circulations de sève, de sang, d'humeurs et de tout ce qui entre dans la composition de l'individu."

C'est cette circulation, limitée à notre fleuve, qu'il nous faut étudier constamment, et je crois qu'il serait bon d'instituer une com